

Yves Savigny

Une biographie
autorisée

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

à Jacky Couratier
à Pierre Le-Tan

« Pour quelle autre vie réservait-il de dire enfin sérieusement ce qu'il pensait des choses, de formuler des jugements qu'il pût ne pas mettre entre guillemets, et de ne plus se livrer avec une politesse pointilleuse à des occupations dont il professait en même temps qu'elles sont ridicules? »

Marcel Proust

1. Naissance d'un écrivain

Sur le rivage sud-est de l'Île-de-France, en vue du phare de Méréville et des blanches falaises d'Étampes, les eaux transparentes de la Juine glissent vers l'océan beauceron. Un coteau contraignant les détourne de leur cours, pendant quelques lieues, vers le bois de l'Archette et le domaine de la Haute Porte. La rivière devient la frontière naturelle de la propriété du côté des jardins et de la ferme fortifiée. Ces terres n'ont pas toujours appartenu à la famille de Coupage. Le comte Charles les avait acquises dans les années 1920. Avant d'atteindre sa trentième année, alors que son frère aîné se chargeait de Maynard, le domaine familial proche de Figeac, Charles avait quitté le Quercy pour faire des études de médecine à Paris, où il créa ensuite les laboratoires pharmaceutiques du Biophilon. L'entreprise prospéra et c'est lui qui put

rénover la vieille maison de leurs ancêtres. Il retournait deux ou trois fois par an à Maynard, mais il ne pouvait plus s'éloigner de la capitale que pour de courts séjours. Il se réjouissait d'avoir découvert, lors d'un voyage d'exploration à bord de sa Bugatti, non loin du bourg d'Autruy-sur-Juine, cette *vallée invisible*, avec ses prairies repeintes chaque saison, ses cressonnières méthodiques, ses hygiéniques frondaisons, ses fermes céréalières et ses manoirs raffinés. Il partageait sa vie entre son hôtel d'Auteuil et ses terres nouvelles, pendant que des succursales du Biophilon s'ouvraient dans toute l'Europe. Il était un pionnier de la publicité, qu'à l'époque on nommait « réclame ». Sa jeune épouse, Louise, élevée dans une bourgeoisie très réservée, s'enthousiasmait pourtant dès qu'elle retrouvait ce qu'elle avait baptisé sa « Suisse en miniature ». Elle donna cinq enfants à son mari : quatre garçons et une fille. Raymond, l'aîné, réinstalla les laboratoires du Biophilon dans une petite usine dont il devint le directeur, non loin de Montlhéry ; le deuxième fils, André, poursuivit ses études à l'école d'agriculture de Beauvais et devint ingénieur des Eaux et Forêts ; Jean, le troisième, créa une chaîne de minoteries dans le sud-ouest de la France et en Espagne, le long du Tage ; et Marcel, le quatrième, fit de la gentilhommière de Touraine dont avait hérité son épouse un hôtel de luxe ouvert à une clientèle internationale.

Aucun des fils de Charles n'avait embrassé la carrière des armes. Il revint à sa fille unique, Solange, d'épouser un officier d'artillerie. Elle était restée auprès de ses parents à la Haute Porte puis à Maynard pendant toute l'Occupation et elle avait trente ans, en 1946, lorsqu'elle rencontra son futur mari. À la fin de la guerre, Charles et son assistant avaient entrepris, au bénéfice des Laboratoires, une campagne publicitaire dans la Zone d'occupation française en Allemagne. Ils voulaient y faire valoir, auprès des autorités militaires et plus particulièrement du général Masson, un ami de Charles, les mérites de plusieurs produits médicaux ou paramédicaux. Solange les accompagnait. Lors d'une réception donnée par l'état-major dans les grands salons du Brenner, le célèbre palace de Baden-Baden, un officier français sut attirer son attention. Capitaine Jordane. Pierre-Henri Jordane. Il sut la retenir puisqu'ils se revirent sous les arcades des Thermes, sur les pelouses du Belvédère, à la terrasse des auberges dans la forêt sur les collines. Il sut transformer son intérêt souriant en sentiment plus grave, qui s'approfondit dès que la jeune femme retrouva la France et la solitude dans le jardin d'Auteuil. Cent lettres enflammées plus tard, on invita le capitaine Jordane à la Haute Porte où l'on célébra peu après les fiançailles de Solange et de Pierre-Henri.

Pierre-Henri était fils unique. Son père, créateur d'une petite compagnie d'assurances à Aurillac, était mort au champ d'honneur en 1917. Il avait épousé une jeune fille de la plaine fertile qui borde la Cère en aval de la ville, mais dont un oncle possédait, sur la lande de Siels, dans la montagne, une ferme où il élevait quelques vaches laitières. Pendant toute son enfance et son adolescence, Pierre-Henri alla régulièrement y passer des vacances laborieuses. Il aidait à la ferme et aux champs l'oncle, sa femme et ses deux sœurs restées célibataires. L'hiver, ses pieds gelaient dans les chifons de ses sabots. Puis il fut mis en pension dans une École nationale professionnelle, à Nantes, qui le prépara au métier d'artilleur, car il avait un don pour les mathématiques. En sortant de l'École, il était devenu bel homme. Chevelure noire et ondulée, œil clair, peau bleuie par les rasages impitoyables, menton fendu de condottiere. Bientôt, en garnison à Valence dans un régiment d'artillerie tractée, il ne portait plus que des bottes sur mesure. Le soir, il accrochait à la doublure des manches de sa vareuse, avec de longues épingles de nourrice, des manchettes blanches aux boutons de nacre. En 1940, il avait été fait prisonnier dans les bois de Vitry ; il s'était évadé, sur un navire allemand, d'un Oflag de Silésie ; il était rentré à Aurillac, puis il avait de nouveau quitté la France avec la première division blindée, traversé le Rhin et libéré Fribourg.

De son côté, seuls ses deux cousins, sa cousine et sa mère, venus de Paris ou de Haute Auvergne, assistèrent au mariage qui eut lieu, Pierre-Henri en grande tenue et Solange en robe à traîne, sous les cèdres d'Autruy, au bord de la Juine. On déjeuna sur la pelouse, avant de canoter à l'ombre des saules et des acacias, puis on dansa sur un immense plancher de location installé au pied de la terrasse, devant le parc. Dès le lendemain, l'épouse dut suivre son mari qui retournait en Rhénanie. De Landau, les jeunes mariés partirent en voyage de noces à travers la Suisse.

À leur retour, Pierre-Henri renonça à sa carrière militaire. Les Jordane s'installèrent à Étampes, au 17, rue Dumesnil-Girault. Pierre-Henri obtint, au service d'urbanisme de la mairie, un emploi en rapport avec sa formation de technicien. Il partagea son temps entre ses activités municipales et le bureau-bibliothèque qu'il s'était aménagé au premier étage des communs de leur maison de ville et qu'il nommait le « Quartier Général ». Benjamin Jordane naquit le 21 juin 1947 et Laurent, son frère cadet, l'année suivante. Ils grandirent dans cette petite demeure, sombre et austère mais confortable et très intime dont les placards communicants, la suite des greniers, et surtout le jardin descendant en pente douce du perron à la rivière, étaient propices aux jeux de construction (ou de destruction), avec trains électriques, tanks

Joustra, cow-boys, Indiens, chasseurs de fauves et animaux domestiques ou sauvages de marque Quiralu. Laurent collectionnait les modèles réduits de voitures anglaises et françaises, les Dinky Toys, et il les disposait dans les nombreux étages de son « Grand Garage » en contreplaqué rouge et celluloid. Cet enfant presque aphasique ne s'animait qu'en présence des bêtes à la ferme de la Haute Porte, et à la maison d'Étampes lorsqu'il retrouvait ses jouets de prédilection, d'abord ceux qu'il avait lui-même fabriqués avec du bois ou du carton, puis les petites voitures offertes par sa grand-mère maternelle. Il sortait alors de sa forteresse muette, il imitait bruyamment les accélérations et les coups de freins de la Vedette Ford ou de l'Aronde Simca, il semblait même dialoguer avec elles comme il parlait avec les chevaux des écuries de la Haute Porte. Benjamin, lui, donnait la parole à ses soldats Starlux, dont il repeignait certains uniformes aux couleurs de la Volkhanie, l'archipel imaginaire qu'il inventait pendant ses heures de loisir, et il les alignait sur les remparts ou dans la cour d'honneur du château fort réalisé par Séraphin Patinaute, le menuisier de la Haute Porte, d'après les plans de Pierre-Henri.

2. La bibliothèque d'un dictateur

Le père se consacrait avec une attention passionnée à l'éducation de son fils aîné. Les soirs où Benjamin était retenu à l'école après la sortie, afin d'y rédiger une punition pour bavardage, un bruit de talons ferrés ne tardait pas à résonner dans les couloirs. Pierre-Henri faisait irruption dans la salle d'étude, en bottes et culotte de cheval, même lorsqu'il ne revenait pas du manège des Rouches, voire en uniforme d'officier d'artillerie, même lorsqu'il ne revenait pas d'un voyage en Alsace ou en Lorraine avec ses amis du *cadre de réserve*. Il remerciait avec emphase l'instituteur flatté ou furibond et sans rien voir ni rien entendre, il ramenait à la maison le coupable qu'il croyait avoir délivré opportunément. Benjamin entendait les murmures moqueurs de ses camarades et il voyait le regard narquois que le vieux militant laïque n'osait tourner vers le

conseiller municipal. Il aurait sans doute préféré rester rivé à son pupitre toute la nuit, plutôt que d'attirer l'attention sur son triste sort de privilégié ; mais il rentrait en silence prendre à la hâte son goûter (lait au Nesquik et pain d'épice Gringoire), avant de monter au « Quartier Général » et de se pencher sur une autre table de peine, à la lumière d'une lampe Jugendstil, pour y faire ses devoirs du soir, résoudre un problème de géométrie ou composer une rédaction. Il le faisait non sans talent, il obtenait d'excellents résultats scolaires, mais au manuel de *Lecture courante*, il préférait son *Journal de Spirou*. Les soirs d'hiver, pendant un bon quart d'heure, Pierre-Henri le laissait seul. Sur sa veste d'intérieur en doux velours frappé, son père passait une parka à la doublure épaisse comme la neige sur le front de l'Est, s'engouffrait dans l'escalier, réapparaissait sur les pavés de la cour glaciale et entrait par la porte de service dans la maison principale qui ne communiquait pas encore avec les communs. Il descendait à la cave alimenter la chaudière à charbon puis remontait passer un moment au premier étage où Solange préparait le dîner en veillant sur Laurent qui bavardait devant la cheminée avec le chat de la maison. Plus de gardien ! Seuls le biographe de Benjamin, qui a lu ses souvenirs inédits, et les lecteurs pour lesquels il les a retranscrits à la troisième personne, le voient dans sa geôle de luxe ouvrir le tiroir de son petit bureau.

L'élève rêveur mais organisé y dissimulait le dernier numéro du *Journal de Spirou*. Il plongeait avec ravissement dans les aventures de Tif et Tondu enlevés par des hommes du gang de la Main blanche et conduits dans la base sous-marine du très chic Monsieur Choc. Il avançait à pas feutrés jusqu'au cabinet encombré de cornues où le mielleux magicien de la cour, en fraise immaculée, collant noir et culotte bouffante mangés par les acides, avait ligoté sur un banc le joli Johan pour lui faire ingérer une potion malfaisante. Il suivait Buck Danny sur le pont du *Forrestal* à l'apontage des jets de Tumbler et Tucson, retour d'une mission *top secret*, ou sur la terrasse d'un monastère dans une vallée perdue de l'Himalaya, ou dans une geôle de Lady X, l'impérieuse et séduisante espionne. Une délicieuse angoisse lui serrait la gorge jusqu'au retour de son père. Bientôt, Pierre-Henri entraînait en lui adressant le spectaculaire salut d'un général face à un régiment de cadets de Saumur. Puis il se frottait les mains, retirait sa *prise de guerre* (la parka achetée dans un stock militaire de Berlin-Ouest), et se penchait sur les cahiers pour vérifier s'il devrait, cette fois encore, user du grattoir rangé dans un tiroir de son bureau près d'une boîte de plumes Sergent-Major. Son devoir accompli, il s'asseyait dans son vieux fauteuil de cuir et se consacrait à la rédaction d'une lettre au père Maurice, un ami bénédictin de l'abbaye de Fleury, ou à la lecture

d'un traité d'héraldique. D'autres fois, il s'absorbait longuement dans un nouvel épisode de son *war game* artisanal, la reconstitution des grandes batailles napoléoniennes décrites dans ses livres d'histoire. Il découpait de petits rectangles de carton multicolores représentant les forces en présence à Austerlitz ou à Marengo, il y écrivait à la plume quelques informations décisives et il les faisait glisser plus ou moins rapidement, non sans contremarches, sur son bureau changé en morne plaine ou en champ d'honneur.

L'entrée en sixième au lycée Geoffroy-Saint-Hilaire ne modifia guère les soirées de Benjamin. Lorsque Pierre-Henri l'avait aidé pour son thème allemand, il lui permettait d'aller le comparer avec celui d'un condisciple très studieux qui lui montrait à son tour sa version latine ou son devoir de géométrie. Christian Bonville. C'était le fils d'un officier de gendarmerie qui habitait dans la même rue, féru dès onze ou douze ans des grands auteurs classiques et qui ne jurait, dans le domaine de la bande dessinée, que par Tintin et Milou. Dans le magazine qui portait le nom du héros de Hergé, les préférences de Benjamin allaient plutôt aux aventures d'Alix ou de Blake et Mortimer, mais on trouvera bien des allusions au *Sceptre d'Ottokar* et à *L'Affaire Tournesol* dans les récits de la maturité, où certains critiques reconnaîtront même l'esthétique de la ligne claire.

Les leçons récitées, les exercices recopiés, tous pensums terminés, Pierre-Henri acceptait que Benjamin « s'instruise et se divertisse » en lisant dans *Spirou* « les Belles Histoires de l'oncle Paul », qui racontait à ses deux neveux des Vies exemplaires de grands savants, explorateurs, missionnaires ou foudres de guerre ; mais il préférait le voir parcourir les volumes des *Contes et légendes du monde entier*, ou des versions pour enfants des œuvres célèbres de tous les temps et de tous les pays : *L'Île au trésor*, *Le Corsaire rouge*, *La Fille du capitaine*, dans les éditions Nathan ornées de superbes illustrations stylisées sur papier glacé. Et certains soirs : « Tu devrais nous faire écouter un de tes disques, un peu de Beethoven ou de Wagner, ou même du Schubert ! » intimait sa voix sonore, pour signifier que l'enfant pouvait choisir, parmi sa collection de 33 tours de la « Guilde internationale du disque » à laquelle il l'avait abonné, l'ouverture d'un opéra, le plus vif mouvement d'une symphonie, le lied enjoué qui accompagnaient avant tout le rangement et la fermeture de son cartable. Et le père reprenait sa lecture du *Destin du général Koltchack*, de *Guerre froide à Berlin*, ou d'un roman en allemand, de Jünger ou de Carossa.

Ces mêmes longues et jeunes années, Benjamin découvrait dans la bibliothèque de son grand-père maternel, à la Haute Porte, ou dans celle du « petit lycée », à Étampes, les lourds et passionnants

cartonnages de chez Boivin, Delagrave, Mame, Hetzel. Jordane soutiendra plus tard que Paul d'Ivoi est à Jules Verne ce que *Spirou* est à *Tintin* : moins d'éducation peut-être, ou moins de tenue, mais plus de récréation et plus de fantaisie. *Les Bijoux de la Castafiore* n'étaient pas encore parus et il n'avait pas encore lu *Le Château des Carpathes*. Il raffolait des romans de Maurice Champagne, d'Alfred Assolant, de Louis Boussenard, et il rêvait de partir sur les routes de France avec pour seule famille un voleur d'enfants, grand ténor déchu, et sa troupe artistique. Vitalis est probablement le premier avatar d'une figure qui fascinera toute sa vie l'auteur du *Ravissant Ravisseur* et de tant d'autres œuvres où la toute-puissance se cache sous la défroque du dénuement, voire plus subtilement, sous le costume de la médiocrité ou la jolie robe de l'insignifiance. Le Clark Kent pusillanime au sommet de Manhattan, le grand calife au masque de marchand dans les souks de Bagdad, l'impérial visiteur déguisé en charpentier des chantiers navals de l'Europe du Nord, le génial auteur de *L'Institut Benjamenta* dans son emploi de domestique en Bavière, le Très-Haut de Blanchot traversant la Cité des ombres : que de personnages de dieux diminués volontairement, changés en mortels, métamorphosés en petits employés, en bureaucrates bornés, en vulgaires assureurs, en agents de change, auront attiré Jordane, capable de voir la

grandeur au fond de ce qui la nie dans les apparences et de deviner le divin dans le pain quotidien, le presque imperceptible ou le sans-témoin. « Que de siècles il nous faut pour apprendre qu'il n'est pas suffisant de se faire minuscule pour devenir grand ! » s'exclamera-t-il beaucoup plus tard dans son Journal.

C'est aussi son père, nous le savons, qui lui fit connaître Karl May, le formidable fabulateur allemand, qu'il avait sans doute lui-même découvert lors de ses années de jeunesse outre-Rhin. Il lui fit aimer l'amour paternel du *yazmadji* Kara ben Nemsî pour le fidèle Halef, son guide à travers l'Arabie aux parfums profonds comme des puits. Il lui fit aimer les amours fraternelles du *greenhorn* Old Shatterhand et de l'Indien Winnetou, à la frontière farouche des Rocheuses rouges et de la Grande Prairie. « *Greenhorn!* *Yazmadji!* Note, Ben Yamin Ben Jordaân! Inscris ces mots sur tes tablettes! Tu les placeras plus tard dans tes livres! » ordonnait l'humoristique mais didactique capitaine en feignant d'écrire dans la paume ouverte de sa main gauche. Dès que Benjamin entra en cinquième, son père l'entoura de livres achetés chez Flizot, d'innombrables romans des collections « Rouge et Or », « Idéal bibliothèque », « Bibliothèque verte »; puis des romans scouts de la collection « Signe de Piste », illustrés avec le sens de la composition, la nerveuse élégance, la naturelle

sensualité, l'inépuisable inventivité que l'on sait. Nous avons retrouvé, dans la correspondance de Pierre-Henri et de son fils, une lettre où le père donne son imprimatur, ou plutôt son legatur, au *Glaive de Cologne*, avant toutefois de lui recommander les *Pages de gloire* de Pierre Nord.

Où c'étaient des bombardements de livres qui auraient dû aguerrir le jeune garçon : *Bâtisseurs d'empire*; *Jeune Français, voici ton armée*; ouvrages de Paul Chack et d'Ernest Psichari. Mais il recevait simultanément des armes et des munitions un peu moins offensives. Son parrain, un parent éloigné de sa mère, lui envoyait de Londres où il était conseiller scientifique à l'ambassade de France, de belles éditions des romans de Kenneth Grahame, d'Arthur Ransome, de James Barrie et plus tard de Henry Rider Haggard, de John Buchan et de Rudyard Kipling. Là encore, les illustrations étaient aussi marquantes que le texte pourtant merveilleusement imaginaire : les pages de garde étaient souvent ornées de cartes où le lecteur pouvait suivre le parcours des héros figuré par des pointillés, mais surtout contempler, animant les plans légendés en anglaises élégantes, l'entrée d'un terrier entre les racines d'un saule au-dessus de la Tamise, le cheval et la roulotte d'une famille de bohémiens sur un chemin creux, un cottage à côté d'une écluse, un yacht à l'ancre dans la baie d'une île des mers du Sud, les colonnes et le fronton d'un palais creusé

dans la montagne au-dessus d'un lac du Continent noir, un tigre éventré par l'habile défense de l'éléphant favori du rajah.

Enfin le facteur lui apportait les colis de sa grand-mère paternelle, qui avait emballé affectueusement dans deux ou trois doubles pages de *La Montagne* des livres retrouvés au grenier de sa maison de la Taonière, à Saint-Simon-de-Jordanne, ou chez un de ses fidèles amis d'Aurillac, assoupi au milieu de ses chaudrons de cuivre dans le fond de l'unique brocante de la vieille ville, quand elle n'avait pas pu acheter à la librairie Malroux, sur la place du Square, un fringant Bob Morane sous sa couverture exotique illustrée par Pierre Joubert. C'est ainsi qu'il reçut, et put lire, alors qu'il souffrait d'une bronchite confortable, *Le Robinson suisse* dans sa première édition française, avec la préface de Charles Nodier, le délicieux Nodier qui le conduisit « au Pays des rêves et des bibliothèques plus que borgésiennes, où sont cachées les doubles portes par où s'échapper des livres ».

Benjamin s'échappait des livres, non pas en les reniant, mais en leur donnant divers prolongements verbaux et surtout non verbaux, par le dessin, les cartes ou les jeux de piste à Autruy, à Maynard près de Figeac, à Étampes. Seul, il traçait les plans de la base secrète du savant fou dans *Le Manitoba ne répond plus* ou des sous-sols d'un hôtel particulier de Septimus Square, avec leurs mystérieuses

machines importées du n° 357 de *Science et Vie*, ou les cartes de l'*Atlantide* de E.P. Jacobs. Il écrivait la suite de *Monsieur Synthèse* ou inventait des épisodes adjacents pour *Sans famille*, par exemple une « Vie de Vitalis » ; il se fabriquait, sur le modèle d'un découpage permettant de construire une « Maison de France » (la « Ferme de Haute Auvergne », ou le « Manoir en Touraine »), le Palais du Prince Éric à Swedenborg ou les Laboratoires du Maître du Soleil au cœur de l'impénétrable forêt amazonienne. Avec son frère, il construisait dans le jardin d'Étampes un grand pont suspendu en s'inspirant de l'ouvrage d'art réalisé par le père de Jo et Zette dans *La Vallée des cobras*. Avec ses camarades de classe, il jouait à la Patrouille des Castors sur les rives inexplorées d'une Juine infestée de crocodiles ou de piranhas, dans l'ancien cimetière à flanc de colline où les vagues de la savane avaient englouti les temples de la Cité disparue, dans la vieille tour au-dessus des forêts de mélèzes qui descendaient vers le Saint-Laurent des tuniques rouges, des soldats français, des camps de trappeurs et des Iroquois. Il cherchait les *Mines du roi Salomon* dans les carrières abandonnées des falaises de craie, au-dessus de la gare de triage et de ses vieux wagons allongés sur les rails rouillés et le ballast comme un troupeau de buffles. Le long du Célé, il recréait dans les arbres, avec son frère et ses cousins, le *Village aérien* du Congo de Jules Verne ou les villes

volantes d'Arthur Skoobson. Peu à peu, toutes ces fragiles réalisations se ramifiaient et se connectaient, se détachaient de leur origine et s'articulaient en système autonome, constituaient le vaste réseau mental et matériel de sa propre planète, d'abord un État satellite de la Palombie de Franquin et du général Zantas dans *Spirou*, puis un chaquet d'îles inconnues près des Galapagos, et enfin un archipel du Pacifique Sud, entre la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande : la Volkhanie maritime et la Haute-Volkhanie (reliées par la Via Santaflor comme le sont les *piers* du sud de la Floride vus dans la cuisine sur le calendrier illustré du *National Geographic*). Les habitants se répartissaient en deux groupes : les partisans du Secret et les fanatiques de la Révélation. Les premiers désiraient le maintien de la coupole de courants magnétiques qui rendaient invisible leur petite patrie ; les seconds prêchaient la publication, le combat dans la presse, la victoire pour sauver les humains sous-développés. Ce vaste programme serait réalisé par la proclamation du *Manifeste* de Volkhan, le Conseiller suprême, par la description des pouvoirs de l'énergique Centrale des Savants et des Sages, ou par une démonstration de force qui déposerait la Nouvelle-Zélande ou la terre Adélie au centre du Sahara. Dans *Sept jours en Volkhanie*, l'hebdomadaire qu'il rédigea en cachette durant toute l'année de quatrième sous le pseudonyme de « Jean-Baptiste

Secret », Benjamin lutta contre ce Mouvement Révélationniste, qu'il rapprochait de « l'envie que le professeur lise les rédactions des élèves devant toute la classe », auquel il opposait la rêverie auto-suffisante du cancre ou, plus improbable, le génie en puissance de l'élève moyen.

À la même époque, il commença à noter, sur des carnets conçus pour cet usage qui lui avaient été offerts par sa grand-mère paternelle, certains événements de sa vie quotidienne : une sortie au cinéma avec ses parents, une formidable équipée sur le grand étang à la Haute Porte, un échec scolaire humiliant. Peu à peu, ces notes devinrent de petits récits accompagnés d'impressions personnelles. C'est ainsi qu'il prit l'habitude de tenir un Journal qu'il poursuivit toute sa vie, sans interruption, sur des supports divers. Dans ses dernières années, il transcrivit entièrement cette masse de documents sur le disque dur de son ordinateur, le tira sur son imprimante et le relia en plusieurs volumes de grand format aux semblables et sobres cartonnages. Que de précautions de la part d'un diariste qui a toujours prétendu qu'il exprimait sa peine pour l'*oublier* ! En réalité, il n'eût pas agi autrement s'il avait désiré éviter un difficile déchiffrement de ses petits papiers à son scoliaste futur et lui fournir généreusement le matériau nécessaire pour la rédaction d'une biographie si bien informée qu'elle ne devrait rien à la reconstitution ni à l'imagination. C'était peut-être

même, par ces confidences abondantes et détaillées, vraisemblablement remaniées et souvent enrichies de nombreux passages rétrospectifs, vouloir détourner l'historien d'autres sources possibles de l'enquête, vouloir éviter les recoupements trop révélateurs, bref, vouloir infléchir le récit objectif vers la légende significative.